



L'ÉCHO

de SAINT-LOUIS & des CARMES

de BREST

L'EN-TÊTE DE "L'ÉCHO"

C'est avec cet en-tête que *L'Echo* voudrait paraître désormais.

Pourquoi? Regardons cet en-tête. Au centre du dessin, nous voyons l'église Saint-Louis... de jadis, dressée au haut de son perron monumental; elle avait fière mine. A droite, nous remarquons la même église Saint-Louis... telle qu'ils l'ont mise, en des ruines, à l'assaut desquelles montent les remblais. A gauche, des pans de murs chancelants, qu'il faut étayer, souvenir de ce que les bombes, les obus et les incendies firent de tout le centre de Brest, Saint-Louis et Carmes, image de ce qui se voit encore, des quelques dernières « maisons » qui traînent encore ça et là, à force de calfeutrage et de bonne volonté. Marquant la Penfeld et l'arsenal, la grande grue, naturellement. Un angle du vieux château, reconnaissable à ses créneaux, aux lignes dures de la dureté de leur granit. A l'arrière-plan, profilant ses maisons refaites et ses murs décharnés, Recouvrance et, d'autre part, la rade et son voilier symbolique.

**

N'est-ce pas suffisamment évocateur?

Le présent est là, éloquentement buriné. Des foyers, des magasins, des bureaux, des ateliers, jadis si remplis de vie et de cris de joie, que reste-t-il? Des ruines, rien, une immense esplanade dénudée.

Est évoqué aussi, d'une manière suffisamment éloquente, le passé. En médaillon, se plaquant au plein milieu de cette plaine nue, l'ancienne église Saint-Louis, telle que chacun se la rappelle, telle que chacun la voit au cœur de la cité, prenant place, recevant invitation à prendre place, à côté, au milieu des foyers, des magasins, des ateliers, des bureaux pleins de vie, associé à tous les grands événements de joie ou de douleur, de triomphe ou de deuil des foyers circonvoisins et de la cité toute entière.

**

Le présent est une désolation, et le passé est mort, bien mort, il faut être de son temps, et en ce temps la vie est ailleurs, et en ce temps il faut regarder hardiment vers l'avenir... Vieilles choses, n'avez-vous plus votre âme? Faut-il donner raison au jeune soldat frappé à mort exhalant sa vie, et exhalant sa plainte angoissée dans le creux où il a sombré?

« Ma vie, oui, je la donne. Mais on n'a qu'une vie ici-bas. Si je la donne, où sombrera-t-elle, et qui pensera à moi, unité obscure de l'immense armée des victimes? L'oubli descendra sur notre héroïsme, comme les corbeaux du soir sur les cadavres; et jamais un poète ne dira nos gestes. Il n'y a d'épopée que de la légende, et notre mort sera trop vraie pour être jamais chantée. Notre âme sera seule au monde à savoir où nous aurons roulé. »

La vie, certes, est ailleurs, et le centre de Brest reste désert comme reste désert un champ de bataille, où il y a eu de la bataille d'aujourd'hui, et qu'il n'est pas commode d'effacer.

Voyez-vous cependant, en ce dessin, ce déblaiement, ce rasement, ce remblaiement, de quartiers entiers? Travaux préliminaires, travaux nécessaires, travaux de départ, immenses, énormes... C'est déjà effectué, ou ça s'effectue. La Reconstruction n'est pas inactive...

Vous ne serez pas, vous n'êtes pas oublié, petit soldat de France qui mourez dans un semblant d'abandon!

Vous n'êtes pas oublié, vieux centre de Brest qui avez rendu votre dernier soupir sous la couche épaisse des débris disloqués de tout ce que vous fûtes...

Cette église Saint-Louis, en médaillon, parmi votre nudité, au plein centre des énormes travaux de la Reconstruction, c'est un symbole! C'est plus, c'est une volonté, c'est une certitude: le passé, que vous rappelez; le passé, sous une autre forme peut-être, mais sûrement; le passé revivra!

Le dessin, en en-tête, le suggère. De ce dont un chacun se rappelle, de ce dont un chacun, quoi qu'il en ait, fait un symbole, l'image se dresse, déjà triomphante, déjà triomphante du triomphe de tout Brest-centre reconstruit en tous ses éléments.

**

L'on ne saurait trop remercier l'ami toujours fidèle, M. A. Martin, du talent et du cœur de qui ce dessin a jailli...

L'on ne saurait trop lui emboîter le pas, hardiment, dans le présent tel qu'il est, dans le souvenir du passé, mais face à l'avenir.

Je ne doute aucunement que tel ne soit pas le souci de certains, qui n'y ont rien perdu, qui ne s'appliquent qu'à se partager les dépouilles « opimes », ou qu'à « se tailler un habit dans le manteau des héros »... Il suffit, foin du flair de Sherlock Holmes, d'avoir les yeux ouverts, et de regarder...

Je ne doute pas davantage de la ferme fidélité des paroissiens de Saint-Louis et des Carmes.

Il faut bien vivre où l'on est. Il le font, et je souhaite qu'ils le puissent, tous, bien moins mal, pour la plupart, que jusqu'ici...

Il faut aussi reconstruire le foyer de jadis, à sa place de jadis. Ils y pensent, ils s'y appliquent, ils y espèrent réussir, ils y veulent réussir, je m'en réjouis, et je me réjouis encore parce que — et c'est d'eux que cela dépend, d'eux seuls, et pas des autres, qui s'en moquent — avec leurs foyers, leurs magasins, leurs bureaux et leurs ateliers, leurs dires sont là aussi nombreux que formels, ils veulent la reconstruction de leur église, de leurs églises.

R. G.

PENSÉES pour le temps du Carême et de la Passion

Ceci n'est pas pour ceux qui n'ont plus la foi, ou qui prétendent, ou qui s'imaginent ne plus l'avoir.

Ceci est pour ceux qui ont la foi, qui en vivent, qui veulent en vivre.

Ceci, sans aucune fausse honte: on n'a pas honte de Dieu, ni du Christ, ni de la Sainte Eglise, ni des belles âmes des temps passés et de ces temps présents.

Ceci, en toute humilité, en discrétion aussi réussie que l'on voudrait...

Il s'agit de choses aussi délicates et aussi importantes! délicates et importantes de toute la délicatesse et l'importance de Dieu, du Christ, de l'Eglise, des belles âmes; délicates et importantes de toute la délicatesse et l'importance de chaque âme, de chaque « moi », doué d'intelligence, de volonté, de cœur, de liberté et de corps, d'un corps matériel, temporel, charnel, de chaque personne, dans sa complexité individuelle, familiale, professionnelle, sociale, économique, civique, humaine, chrétienne.

Carême, Passion... effort, générosité, renoncement à soi, sacrifice... c'est le scandale...

Où c'est la consolation...

Carême, Passion, renoncement, sacrifice, on y est bien, qu'on le veuille ou pas. Il suffit de regarder l'en-tête de cet « Echo ». Il suffit de se trouver dans le cas des Brestois vraiment ruinés et dispersés.

Carême, Passion, renoncement, sacrifice, choses dures pour les temps actuels, mais choses actuelles...

Quelle réponse y apporter? Le rejet, le scandale? ou bien, je ne dis pas la joie — c'est le secret des âmes supérieures, que nous n'égalons pas — mais la sérénité, une certaine sérénité, dans une certaine clarté, une acceptation, une compréhension du jeu qui nous est imposé?

LA REPONSE DU CHRIST

— « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. »

— « Il y a des démons qui ne se chassent que par le jeûne et la pénitence. »

— « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » C'est net.

Il commença par le faire lui-même, ensuite il en parla.

Et nous savons tous ce que cela veut dire, et que ce qu'il fit explosa sur le Golgotha...

LA REPONSE DES HOMMES D'AUJOURD'HUI

Pierre Arnaud. — « Merci, ô Jésus, si vous trouvez demain que mon sang n'est pas indigne de vous être offert, non seulement goutte à goutte, dans le sacrifice quo-

tidien d'une vie lentement consumée pour vous, mais tout d'un coup et tout entier dans le privilège du martyre...

« J'ai laissé là-bas ma vieille maman. De toutes mes forces, je souhaite la revoir, revoir la France. Pourtant, je suis prêt au sacrifice de ne plus la revoir, je suis prêt à subir la mort plutôt que de renoncer à un seul point de notre Credo... »

Sous les coups des brutes, ce fut la septicémie, ce fut la mort. Ce témoignage vaut-il ? Il est vrai que c'est celui d'un prêtre, de Vendée, professeur à l'Institution Richelieu de la Roche-sur-Yon, déporté en Allemagne, mort des mauvais traitements subis au kommando de Husiem...

L'abbé Godin. — Encore un abbé, qui s'est lui-même, lui seul, commandé à cela : « La route qui monte de l'humain au divin passe par le calvaire... »

Simone Weil. — Elle n'était pas catholique.

« Dieu s'épuise, à travers l'épaisseur infinie du temps et de l'espace, pour atteindre l'âme et la séduire. Si elle se laisse arracher, ne fût-ce que la durée d'un éclair, un consentement pur et entier, alors Dieu en fait la conquête. Et quand elle est devenue une chose entièrement à lui, il l'abandonne. Et elle doit à son tour, mais à tâtons, traverser l'épaisseur infinie du temps et de l'espace, à la recherche de celui qu'elle aime... »

« Et cela, c'est la Croix... »

« Le mal est à l'amour ce qu'est le mystère à l'intelligence... »

« Selon Ivan dans les Karamazov : « Quand même cette immense fabrique apporterait les plus extraordinaires merveilles et ne coûterait qu'une seule larme d'un seul enfant, moi, je refuse. »

« J'adhère à ce sentiment. Aucun motif, quel qu'il soit, qu'on puisse me donner pour compenser une larme d'un enfant ne peut me faire accepter cette larme. Aucun absolument... Un seul, mais qui n'est intelligible qu'à l'amour surnaturel : Dieu l'a voulu. Et pour ce motif-là j'accepterais aussi bien un monde qui ne serait que mal qu'une larme d'enfant... »

Peut-être, avec Simone Weil, sommes-nous trop haut. Descendons parmi les masses humaines.

Gandhi, l'entraîneur de centaines de millions d'hommes.

Après avoir lu le sermon sur la Montagne : « J'y ai trouvé cette vérité que le renoncement est la forme la plus élevée de la religion. »

En prison pour les siens, demandait : « La plus haute peine qui se puisse donner... »

NOTRE REPONSE

Celle de la *petite lycéenne* : « Seigneur... Rien que des échecs... Je n'ai rien gagné, mais j'ai souffert... »

« ... Votre Apôtre m'a dit qu'il n'est pas de rédemption sans effusion de sang... Je vous offre, Seigneur, mes mains vides et mon cœur qui saigne... Ce sera mon holocauste du soir... »

Celle de **NOUS TOUS.**

Lorsque nous avons vu les nôtres coller leurs lèvres sur les lèvres, ou sur le Cœur du Crucifix; lorsque nous les avons vu baiser, embrasser, ce Crucifix de famille qui leur était tendu, que les autres — les nôtres — avant eux avait embrassé, et qu'ils embrassaient à leur tour; lorsque, à cette vue, et au plus sincère de nous-mêmes nous disions : « O divin crucifié, voyez comme il vous aime, voyez comme elle est à Vous... Prenez-la, prenez-le, mon Dieu, dans votre Paradis. »

Celle, pratiquement, de ce *parachutiste* de la « France Libre », **André Zirnfeld**, tombé et enterré dans le désert de Lybie : C'est l'épilogue d'une épopée, l'épopée de la 1^{re} D. F. L., l'épilogue de toute vie chrétienne bien menée.

Celle de la **France**, citant Brest à l'ordre de la Légion d'Honneur, et décorant les Bretons qui n'hésitèrent ni devant la peine, l'effort, le sacrifice, ni devant la mort même.

L. G.

LA PRIERE D'ANDRE ZIRNSEL

« Je m'adresse à vous, mon Dieu,
Car vous me donnez
Ce qu'on ne peut obtenir que de soi. »

Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,
Donnez-moi ce qu'on ne vous demande ja-
[mais.]

Je ne vous demande pas le repos,
Ni la tranquillité,
Ni celle de l'âme, ni celle du corps.

Je ne vous demande pas la richesse,
Ni le succès, ni même la santé.

Tout ça, mon Dieu, on vous le demande tel-
Que vous ne devez plus en avoir. [lement]

Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,
Donnez-moi ce que l'on vous refuse.

Je veux l'insécurité et l'inquiétude,
Je veux la tourmente et la bagarre,
Et que vous me les donniez, mon Dieu,
Définitivement,
Que je sois sûr de les avoir toujours,
Car je n'aurai pas toujours le courage
De vous les demander.

Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,
Donnez-moi ce dont les autres ne veulent
Mais donnez-moi aussi le courage [pas.
Et la force et la foi.]

Car vous êtes seul à donner
Ce qu'on ne peut obtenir que de soi. »

LE RÊVE

Il existe une toile célèbre du peintre Edouard Detaille, datée de 1888, jadis exposée au Luxembourg et qui figure maintenant au Musée de l'Armée aux Invalides, intitulée « Le Rêve ». Cette œuvre représente, comme chacun le sait, une plaine à la fin d'un crépuscule qui meurt doucement à l'horizon dans un reflet d'or pâle. L'ombre déjà s'étend sur un bivouac dont les feux fument encore et des fantassins enroulés dans leur couverture dorment sur le sol, auprès de leur drapeau dans sa gaine, reposant sur les fusils en faisceaux. Le souvenir de la défaite est encore vivace et l'artiste suppose que dans le cerveau endormi de ces jeunes soldats aux manœuvres d'automne, se déroule un rêve de revanche épique concrétisé dans le ciel du tableau par le défilé des ombres héroïques de leurs aînés de la Révolution et de l'Empire. Le peintre a sans doute raison car, assez souvent, le rêve a pour point de départ une idée ou un fait ayant impressionné l'esprit pendant le jour, consciemment ou non. Mais, il peut aussi avoir d'autres origines.

Dieu s'est quelquefois servi de l'état de sommeil pour donner des avertissements à l'homme. Des exemples en sont fournis par l'Écriture Sainte. La Bible relate, notamment, le rêve de Booz, celui de Jacob, les songes du Pharaon d'Égypte, et l'Évangile nous apprend que les Mages furent avertis en songe de ne pas retourner vers Hérode et que Joseph reçut à différentes reprises, pendant son sommeil, des avis du Ciel relatifs à sa délicate mission. Mais ce sont là des faits exceptionnels et rares et le

rêve a généralement des causes beaucoup moins mystérieuses.

Une digestion laborieuse, des troubles respiratoires ou cardiaques, provoquent toujours des rêves pénibles et souvent le cauchemar, ce rêve morbide ou hallucinant au cours duquel se présentent fréquemment des disparus, des morts oubliés peut-être depuis longtemps. Ce qui a fait croire aux anciens que le rêve donne effectivement accès dans l'autre monde dans lequel on pénètre, selon qu'il est mauvais ou bon, par « la porte de corne » ou « la porte d'ivoire ». Pour eux, c'était une communication avec l'au-delà. Il se publie, même de nos jours, des ouvrages qui prétendent interpréter les rêves. Tout le monde connaît l'existence de « La clé des songes » et il est à peine utile de signaler comment cette littérature relève de la plus fautive fantaisie et rejoint la « science » des nécromans, des devins et des cartomanciens.

Qu'un bruit violent — une explosion de moteur dans la rue, un objet lourd qui choit chez le voisin — vous arrache brutalement au sommeil et vous vous souvenez d'un coup de feu ou de quelque cataclysme qui vous paraissent être la conclusion d'une action parfaitement conduite en durée. Or, seul, le bruit a occasionné le rêve qui a été instantané. De cette constatation nous pouvons logiquement conclure que les rêves les plus longs peuvent, en réalité, n'être que très courts. Le rêve abolirait-il donc le temps, comme, par ailleurs, il exagère les impressions et les sentiments ? C'est un fait, en effet, que dans le rêve les joies comme les chagrins revêtent une intensité inconnue dans l'état de veille. Par l'abolition de la durée et l'exaltation de la sensibilité nous donnerait-il un bref aperçu de ce que peut être la vie désincarnée, de l'éternité ?

Autres remarques : le rêve nocturne est une manifestation le plus souvent visuelle et généralement silencieuse. C'est un vrai spectacle assez semblable au cinéma, mais au cinéma muet. Le silence du songe est confirmé par le fait souvent constaté que les crimes commis dans l'état de somnambulisme ou de *delirium tremens* — types de cauchemar éveillé — sont accomplis à l'arme blanche.

L'immobilité où nous place le sommeil occasionne parfois l'angoisse dans le rêve : poursuivis, nous sommes incapables de fuir; menacés, nous constatons avec épouvante l'impuissance de nos bras. De plus, l'absence des points d'appui habituels provoque parfois des sensations inusitées : nous croyons accomplir des bonds ou voler dans l'espace sur un simple appel du talon parce que, seule cette partie du pied trouve un appui dû à la position horizontale alors que la plante ne repose sur rien.

Le sommeil, sorte de mort passagère est, par lui-même, déjà bien mystérieux, mais le rêve, cet état de délire inoffensif, possède des caractères encore plus étranges. Il se présente assez souvent comme une sorte de révolte ou de revanche du subconscient — refuge, réceptacle des désirs refoulés — qui livre alors à l'imagination débridée les pensées et les convoitises qu'à l'état de veille la raison et la conscience repoussent comme répréhensibles ou irréalisables.

Ce danger du rêve malsain ou morbide, du mauvais rêve, n'a pas échappé à la vigilance de l'Eglise qui, dans sa liturgie, a inséré une belle prière dans laquelle nous demandons que soient éloignés les songes et les fantômes de la nuit. Relisez dans votre paroissien, aux Complies du Dimanche, l'hymne *Te lucis ante terminum* et récitez-le souvent.

VAL-ANDRYS.

Reconstruction de l'église Saint-Louis

Ci-contre, un projet:

L'intérieur.

Le manuel paroissial de Saint-Louis de Brest, par M. le chanoine Calvez, décrit comme suit l'intérieur de cette église:

« Ce qui frappe tout d'abord quand on entre dans l'église Saint-Louis, c'est l'ampleur majestueuse du vaisseau.

« Cette nef qui s'ouvre devant nous a 65 mètres de longueur, 15 mètres de largeur et 18 mètres de hauteur.

« Le transept atteint 44 m. de long et 15 mètres de largeur. Les bas-côtés mesurent 5 m. 50 de chaque côté.

« La longueur totale de l'édifice, de la grande porte au sommet du collatéral absidial, est de 75 mètres et sa largeur totale, en dehors du transept, est de 28 mètres.

« La surface occupée par l'église est de 3.256 mètres carrés. »

Nous demandons:

— Que la nouvelle église ait les mêmes dimensions, tout au moins la même contenance, le même cubage d'air et la même ordonnance intérieure générale;

— Que soient assurés dans la reconstitution particulièrement:

1°) L'ampleur de la nef et du transept;

2°) Le prolongement des bas-côtés par l'absidie ou un chemin d'absidie tout autour du chœur (chemin des processions);

3°) Les quatre chapelles absidiales latérales;

4°) La surélévation du chœur, et le maintien de ses dimensions;

5°) La pose du maître-autel dans le chœur au point le plus visible de tout l'intérieur de l'église;

6°) Une tribune des grandes orgues;

7°) Un emplacement pour les petites orgues, dans le chœur, côté Evangile de préférence, etc...

— Que soit prévue, sous le chœur et partie de la nef, une crypte.

L'extérieur.

Tout en prenant un style moderne afin de s'adapter au nouveau Brest-Centre, l'extérieur de l'église Saint-Louis devrait:

— Evoquer l'ancienne façade;

— Comporter, à la place de la tour et de ses « métronomes », par exemple deux tours, avec emplacement suffisant pour 7 cloches, dont le bourdon;

— Comporter: à la façade, un grand porche, surélevé de quelques marches; côté des halles, deux entrées, dont un petit porche; côté Sud-Ouest, un petit porche postiche, servant de décoration à l'extérieur, s'ouvrant sur l'intérieur et abritant les fonts baptismaux;

— Permettre des sorties sur la rue Michelet par les abords des sacristies;

— Comporter des baies suffisantes pour la reconstitution des anciens vitraux.

Les sacristies.

L'ancienne église Saint-Louis avait, de part et d'autre de l'absidie et de plain-pied



avec elle, deux sacristies, la plus grande au Nord-Est, la plus petite au Sud-Ouest.

Nous demandons que ces deux sacristies soient reconstituées, la plus grande au Nord-Est;

— Qu'elles soient symétriques, par rapport au chevet de l'église;

— Qu'elles laissent, donnant sur la rue Michelet, de part et d'autre de l'absidie, un petit espace, un jardinet, qui pourrait être planté de vert, recevoir aussi peut-être, de part et d'autre, les deux grandes statues de l'ancienne façade de Saint-Louis (si la nouvelle façade ne leur trouve pas de place) et qui serait protégé côté rue Michelet par une grille;

— Qu'elles communiquent avec l'absidie par un large couloir fermé qui longe la chapelle absidiale latérale la plus proche du chevet de l'église;

— Qu'ouvrant sur ce couloir sacristie-absidie, un autre couloir cloîtré côté jardinet extérieur et absidie, longeant la sacristie, assure une sortie sur la rue Michelet.

— Qu'entre ce couloir et la sacristie passe l'escalier de l'étage de la sacristie;

— Que les sacristies soient édifiées à partir de l'alignement extérieur transept-chapelles absidiales latérales...

✱

Il va de soi que la réalisation de ce projet n'est pas pour demain. Il importe, néanmoins, d'y songer. Mieux vaut tôt que trop tard.

Il va également de soi que ce projet intéresse tous les paroissiens, et même, peut-on dire, tous les Brestois.

Aussi, il est proposé à tous. A tous et à chacun de dire, de vouloir bien exposer, ce qu'il en pense, ce qu'il voudrait y ajouter, y modifier...

Avec une grande reconnaissance, toutes les suggestions seront accueillies au 11, rue de l'Harteloire.

Les Bandar-log

Un ami sévère vaut mieux qu'un vil flatteur. Rudyard Kipling, qui aimait la France, ne se prive pourtant pas, dans son « Livre de la Jungle », de faire de nous un portrait dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas flatté. Il nous y dépeint, en effet, sous les traits des Bandar-log, c'est-à-dire des singes. Caricature ? Certainement. Mais, comme la légende qui est, dit-on, plus vraie que l'Histoire, une bonne caricature n'est-elle pas souvent plus criante de vérité que la plus exacte des photographies ?

Les Bandar-log, au dire de Kipling « n'ont pas de chefs. Ils n'ont pas de mémoire. Ils se vantent et jacassent, et se donnent pour un grand peuple, prêt à faire de grandes choses dans la jungle; mais la chute d'une noix suffit à détourner leurs idées. Ils rient et tout est oublié ». Reconnaissons-là notre légèreté, notre incurable pagaie, dont nous maugréons dans l'exacte mesure où nous ne réussissons pas à en bénéficier. Enfants, nous voulons bien jouer aux gendarmes et aux voleurs, à condition d'être les voleurs. Adultes, nous sommes pleins d'une indulgence mêlée d'admiration pour le débrouillard qui a réussi à tourner les règlements les plus sages. Moyennant quoi, le pays ne sortant pas de l'ornière, nous nous consolons par l'évocation des gloires d'antan.

Eh! oui, la France, au XVIII^e siècle, donnait le ton à l'Europe entière, mais c'est parce que, au XVII^e, Richelieu, puis Louis XIV avaient mis de l'ordre dans la maison. Bien sûr, il a été vrai le mot fameux d'après lequel, au XIX^e siècle, quand la France était enrhumée c'est toute l'Europe qui éternuait. Mais cela c'est du passé. Pendant que nous dormions sur nos lauriers, le reste du monde évoluait et prenait sur nous un sérieux handicap. Le rattraperons-nous ?

« Rien ne sert de courir, il faut partir à point » et nous avons manqué le départ. Essayons-nous seulement de courir ? Même pas ! Il faudrait pour cela commencer par nous mettre d'accord sur un minimum de points. Alors nous nous contentons de nous dire que la France a une mission spirituelle à remplir, et nous affectons de mépriser les expansions d'ordre militaire ou commercial, dont nous sommes incapables. Mission spirituelle ? Sans doute, sur ce terrain nous avons de légitimes motifs de fierté. Pourtant, là encore, les ombres du tableau ne sont-elles pas, en bien des points, assez tapageuses pour que les Bandar-log nous soient présentés comme « méchants, malpropres, et sans pudeur; et ils désirent, autant qu'ils sont capables de fixer un désir, que le peuple de la jungle fasse attention à eux ».

« Faire attention à nous », évidemment cela flatte notre amour-propre national. Mais comment attirons-nous l'attention ? Nous exportons bien des spiritueux, mais, aux vitrines de nos librairies, si l'on enlevait les traductions d'ouvrages étrangers et les rééditions d'œuvres françaises d'avant-guerre, que resterait-il ? pas grand-chose. Pouvons-nous alors nous flatter de guider longtemps encore le mouvement des idées ? Et ces congrès de Sciences ou de Philosophie qui, spontanément, se réunissent en-

core à Paris, ne trouveront-ils pas plus normal de siéger dans des centres plus actuels de la pensée ? Après tout Athènes a été, elle aussi, une capitale intellectuelle et artistique. On y va encore pour rêver au passé, mais le présent y est bien terne. Paris aura-t-il le même sort ? « Les Bandar-log arrangeaient les choses au moyen d'un diction : « Ce que les Bandar-log pensent maintenant, la jungle le pensera plus tard », dont ils tiraient grand réconfort. » En avons-nous lu et entendu des poncifs de la même inspiration !

Et puisque nous en sommes au chapitre des vérités désagréables terminons-le sur cette roserie qui, écrite bien avant la pénurie de ravitaillement, prend aujourd'hui une allure de prophétie : « Ils buvaient aux réservoirs dont ils troublaient l'eau, et se mordaient pour en approcher, puis s'élançaient tous ensemble en masses compactes et criaient : « Il n'y a personne dans la jungle d'aussi sage, d'aussi bon, d'aussi intelligent, d'aussi fort et d'aussi doux que les Bandar-log. »

Y. Bc.

Mademoiselle Jeanne

Sinistrée totale, la pauvre Mlle Jeanne avait échoué dans un semblant de chambre d'un quartier un peu rafistolé. Et bien vite les nouveaux voisins avaient aimé « l'étrangère », aux allures tranquilles, au sourire perpétuel sans fausseté, aux yeux bleus très doux et très francs. Toujours proprement habillée (sans luxe!), même pour la messe la plus matinale, pas bavarde et pas muette, ni jeune, ni vieille, ni fière, ni familière, prête à tous les services, elle était devenue, sans le chercher, petit à petit, la providence du quartier. Une lettre difficile à écrire, une allocation en retard à toucher, une histoire de famille embrouillée... Mlle Jeanne s'entendait à toutes les affaires, acceptait toutes les corvées, réussissait presque toujours... et sa réputation s'étendait dans le voisinage.

Ce matin, coup timide à sa porte :

— Excusez ma visite... ma femme, malade d'une fièvre typhoïde... deux enfants à la maison, mon congé expire ce matin, plus le moyen de payer une infirmière.

— Pas de voisines proches ?

— Il y a huit jours que nous avons obtenu notre baraque...

— Bien... avant midi, il y aura une personne dévouée chez vous...

En sortant, le monsieur se heurte à une femme en cheveux, nerveuse, agitée même...

— Mademoiselle, c'est pour mon petit de quatre ans, il rentre de Ponchelet, des piqûres à lui faire pendant quinze jours...

— Voyez les petites sœurs de l'Assomption.

— Juste, c'est elles qui m'envoient chez vous ! Peuvent pas venir jusqu'au camp B... pensez donc ! avec tous les malades qu'elles ont sur le dos !...

Mlle Jeanne soupire. Ah ! si elle obtenait le téléphone... elle cherche une minute, elle compulse un fichier, elle sourit :

— Vous avez de la chance : une infirmière bénévole m'a donné hier soir son adresse, rentrez vite à la maison, chaque matin elle passera faire les piqûres.

Dans sa joie, la pauvre maman veut tout expliquer de la maladie du petit, depuis la naissance ou avant... Avec patience, Mlle Jeanne laisse le flot passer, elle écoute et puis, sans hâte :

— Vous permettez ? je descend avec vous, il faut que j'aille faire mon marché.

Et quand elle en revient, elle trouve sur la dernière marche de son étage une toute jeune maman, timide, triste, presque honteuse :

— C'est la supérieure de la Maternité qui m'envoie. Pas de layette pour la petite.

— La layette manque, c'est sûr ! Et les médicaments aussi... et même la nourriture indispensable ! Mon Dieu, mon Dieu ! qui pourra soulager toutes les misères...

Et l'après-midi, c'est le catéchisme d'une vieille « grand'mère » qui n'a pas pu apprendre dans son jeune temps, vu qu'elle a élevé ses douze frères et sœurs, et puis, après, qu'elle s'est mariée à Paris avec E... qui ne croyait ni à Dieu ni à diable... Maintenant, par exemple, elle ne veut pas faire honte à M... qui va faire sa première communion privée. Il faut qu'elle soit en règle... Et comment qu'elle fera ?

Elle a souffert si souvent de sa situation qu'elle voudrait convertir tous ses voisins. Aujourd'hui, elle amène à Mlle Jeanne une pauvre gamine de 18 ans.

« Elle veut partir ce soir pour travailler ailleurs. Comme je lui dis : fais au moins baptiser la petite, tu ne sais pas ce qui peut arriver... »

Pas de réponse...

— Tu peux prendre M... comme parrain, moi je ne peux pas encore, et vous, Mademoiselle, vous ne voulez pas ? Elle s'appelle Jeanne comme vous, ainsi...

— Que si ! le temps d'improviser une petite fête, d'habiller l'enfant et de prévenir le vicaire de service...

Et quand la soirée se passe sans visites, les voisins entendent la machine à coudre tard dans la nuit. Aussi, un voisin osa gronder gentiment :

— Vous en faites trop, Mlle Jeanne...

— Que voulez-vous, répondit-elle, avec un brin de malice, la charité, la charité aujourd'hui, comme on peut... on s'y essaie...

Claire STEPHAN.

Brest reçoit après la Médaille de la Résistance la Croix de la Légion d'Honneur

Le texte contresigné du Président de la République et du ministre de l'Intérieur est ainsi libellé :

« Par décret en date du 9 février 1948, rendu sur la proposition du Président du Conseil des ministres et du Ministre de l'Intérieur :

Vu la déclaration du Conseil de l'Ordre de la Légion d'Honneur portant que la nomination du présent est faite en conformité des lois, décrets et règlements en vigueur.

La croix de Chevalier de la Légion d'honneur est conférée à la ville de Brest.

La position géographique et l'importance militaire de la ville de Brest rendent plus particulièrement sensible cette cité aux attaques aériennes qui firent de très nombreuses victimes.

Malgré ses souffrances, sa population a conservé un admirable moral et déployé une forte activité de résistance, dont témoigne le nombre de ses enfants fusillés et déportés.

L'ennemi s'étant retranché dans ses murs ce ne fut qu'après quarante-deux jours de combats acharnés qu'elle fut libérée, les troupes allemandes ayant volontairement détruit la presque totalité des immeubles épargnés par la guerre.

Par son travail acharné, Brest renaissait quand l'explosion du navire « Océan-Liberty », le 28 juillet 1947, est venue ajouter encore au martyre de la population sans abattre son courage. »

Brest est fort reconnaissant à MM. André Colin, député, et Yves Jaouen, conseiller de la République, d'avoir bien voulu in-

tervenir pour faire décerner à leur ville cette distinction si bien méritée.

Pour Brest-Centre, c'est, comme qui dirait, une citation... « posthume »... dont les « survivants » ne seront pas peu fiers...

Promotions et Citations

Outre les fort belles citations de :

M. Coste, ingénieur en chef de la ville de Brest, nommé chevalier de la Légion d'honneur ;

De Mme la comtesse de Carbonnière de Saint-Brice, infirmière de la Croix-Rouge Française, promue officier ;

De M. le docteur Mignard, promu également officier, pour faits de guerre durant le siège de Brest,

Nous ne pouvons nous retenir de noter particulièrement les citations à l'Ordre de la Nation de Mlle Marie-Thérèse Delalande, infirmière de la Croix-Rouge, et de M. Maurice Petit, bien connus de Brest-Centre.

Voici le texte de leurs élogieuses citations :

Ministère de l'Intérieur. Est cité à l'ordre de la Nation : M. Petit Maurice, magnifique combattant de la guerre 1914-1918. Croix de guerre et Médaille militaire, il s'engagea dans la défense passive et, toujours volontaire lors des plus violents bombardements, il galvanise l'énergie de ses équipes et réussit à sauver de la mort 121 personnes ensevelies dans les décombres. Chef d'équipes de déblaiement, il meurt au cours d'un de ses sauvetages, victime du devoir, le 9 septembre 1944. Chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume.

Ministère de l'Intérieur. Est citée à l'ordre de la Nation : Mlle Delalande Marie-Thérèse, infirmière de la Croix-Rouge, titulaire de la Croix de guerre 1939-1940, elle veut continuer à servir et s'engage dans la défense passive. Elle reste volontairement à Brest. Elle demande toutes les missions périlleuses au cours desquelles elle fait preuve d'un courage et d'un dévouement hors pair. Lors de l'évacuation de Brest, elle refuse de quitter son poste, pensant encore à tous les services qu'elle peut rendre. Meurt victime de son dévouement, le 9 septembre 1944.

Nouvelles reçues des nôtres

Décès

Le 29 janvier est décédée à Pleyben et y a été inhumée provisoirement Mme Desfleurs, née Galopin, 76 ans, habitant précédemment en Saint-Louis, cité familiale, rue Parmentier.

M. Magueur, qui habitait également la cité, est décédé et a été inhumé à Saint-Renan, début février.

De Profundis.

HORAIRE DES OFFICES

Chapelle, 11, rue de l'Harteloire

Dimanche : Messes à 7 h. 30 et 9 h. 30. — Vêpres et Bénédiction à 17 heures.

Semaine : messe à 7 h. 30.

« L'ECHO », abonnement, 100 francs. C. C. Rennes 930-82. M. l'abbé Le Gall, R., prêtre, 11, rue de l'Harteloire, Brest (Finistère).

Le gérant : R. LE GALL

Imp. Commerciale du « Télégramme », 25, rue Jean-Macé, Brest